

RAYMOND ESCHOLIER

MAQUIS
DE
GASCOGNE



COLLECTION
«DOCUMENTS D'AUJOURD'HUI»

IV

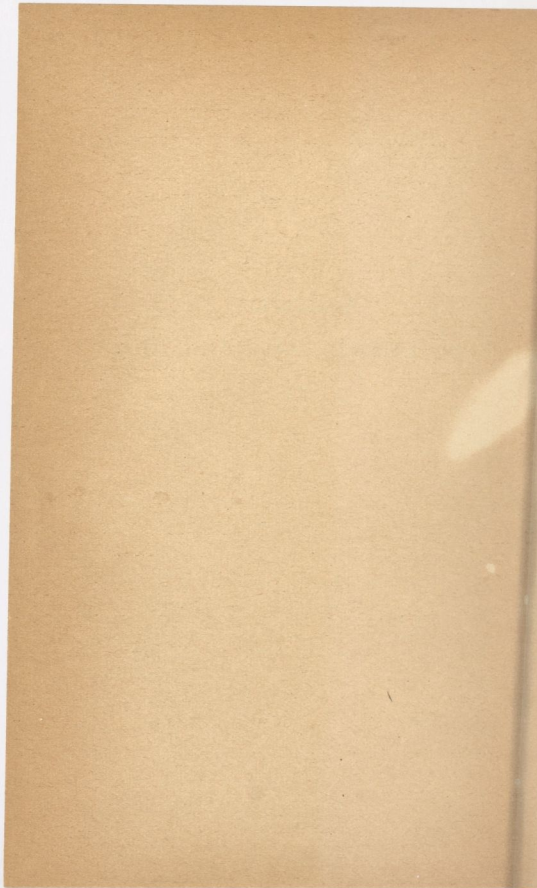
1952

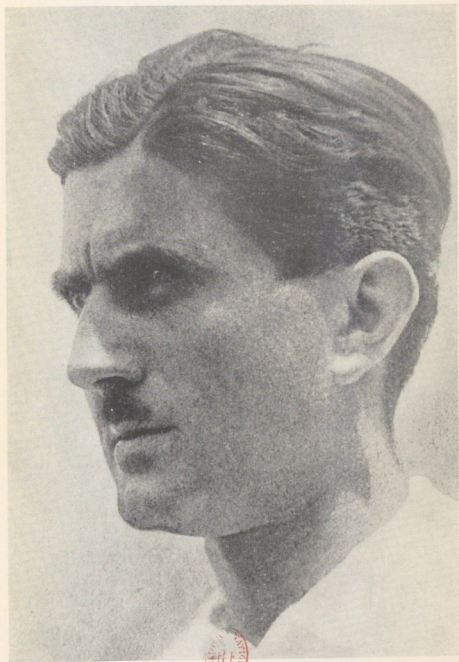


16° G

544

(4)





Un maquisard : PARISOT

RAYMOND ESCHOLIER

MAQUIS
DE
GASCOGNE



ÉDITIONS DU MILIEU DU MONDE
GENÈVE

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE ET HISTOIRE DE L'ART

- Le nouveau Paris (Nilsson).
Daumier (Floury).
Victor Hugo artiste (Editions Crès).
La Vie glorieuse de Victor Hugo (Plon).
Delacroix, 3 volumes, (Floury).
Delacroix et sa Consolatrice (Armand Colin).
L'Art italien (Floury).
Greco (Floury).
Gros (Floury).
Henri Matisse (Floury).
La Peinture française au XIX^e siècle, 3 volumes dont un à paraître, (Floury).
La Peinture française au XX^e siècle (Floury).
Mes Pyrénées (Arthaud).
Paris (Alpina).
Versailles (Alpina).
Constantinople (Alpina).
Victor Hugo raconté par ceux qui l'ont vu (Stock).

En préparation :

- L'Hôtel-Dieu.
Goya.

ROMANS ET NOUVELLES

- Le Sel de la Terre (Malfère).
Mahmadou Fofana (Editions Crès).
Maripepa (Albin Michel).

EN COLLABORATION AVEC MARIE ESCHOLIER

- Dansons la Trompeuse, prix Northcliffe, (Grasset).
Cantegril, prix Fémina-Vie Heureuse, (Grasset).
La Nuit (Grasset).
Quand on conspire (Grasset).
L'Herbe d'Amour, Grand prix de littérature, (Albin Michel).
Gascogne (Albin Michel).
Au Pays de Cantegril (Ferenczi).
Vers l'autre Rive, poèmes (Messein).
La Douce (en préparation).

THÉÂTRE

- La Conversion de Figaro, en collaboration avec J.-J. Brousson, (Editions Crès).
Cantegril, opéra-comique, musique de Roger Ducasse (Grasset).

ESSAIS

- Etude sur Bernardin de Saint-Pierre (La Roseaie).
La Fontaine et Fragonard (Editions latines).

A paraître (en collaboration avec Gertrude Stein) :

- Le Diable est allemand



L'ÉDITION ORIGINALE DE CE LIVRE,
LE QUATRIÈME DE LA COLLECTION
« DOCUMENTS D'AUJOURD'HUI », COM-
PREND CENT SOIXANTE-SEPT
EXEMPLAIRES, SOIT : DIX-SEPT EXEM-
PLAIRES, SUR VERGÉ PUR FIL, NUMÉ-
ROTÉS DE 1 A 17, LES SEPT PREMIERS
ÉTANT HORS COMMERCE ; ET CENT
CINQUANTE EXEMPLAIRES, SUR VOLU-
MINEUX BLANC SPÉCIAL, NUMÉROTÉS
DE 18 A 167, LES CINQUANTE DER-
NIERS ÉTANT HORS COMMERCE.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays sans exception.

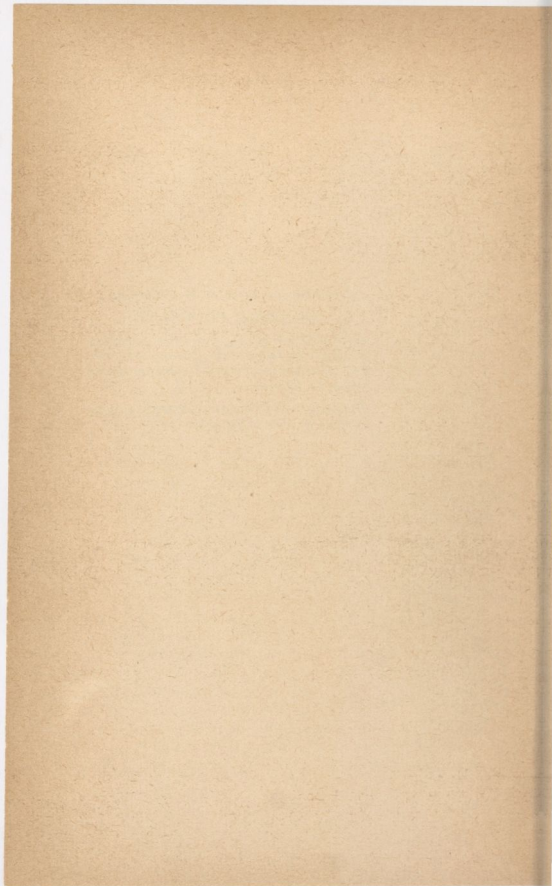
Copyright 1945 by Editions du Milieu du Monde.

Au peintre émouvant de la vie foraine, à

MAURICE PONCELET

*natif d'Alsace et originaire des Ardennes
et, dans les maquis de Gascogne comme
aux tranchées de Picardie, toujours grand
soldat de France.*

*Hommage d'affectueuse admiration pour
l'artiste et pour le patriote.*



MESSAGE
DU GÉNÉRAL EISENHOWER

COMMANDANT EN CHEF DES FORCES INTERALLIÉES

8 mai 1945.

« Les Allemands, qui avaient envahi, occupé et pillé vos patries, ont enfin été vaincus par les forces des Nations unies et vos pays ont maintenant été libérés par les efforts conjugués de toutes les forces placées sous mon commandement.

» Ce n'est pas parmi les moindres de ces forces que je place les membres des mouvements de Résistance qui, pendant si longtemps, se sont consacrés, sans fléchir, à la tâche de renverser l'ennemi commun. Tenu constamment au courant de votre activité, j'ai suivi vos efforts avec admiration. Je sais combien votre tâche a été dure ; je sais combien d'entre vous ont été jetés en prison, suppliciés et assassinés. Mal armés, luttant au milieu des forces d'un ennemi sauvage et implacable, vous avez combattu de mois en mois, d'année en année, insouciant des désillusions qu'il vous a fallu subir et des dangers que vous avez encourus. Quelques-uns d'entre vous ont mené une lutte ouverte contre l'ennemi ; d'autres ont été soumis à la rigueur des activités clandestines qui, de par leur nature, ont dû rester ignorées et sans récompense apparente de la part de vos camarades de combat ; pour la plupart d'entre

vous, votre seule récompense a été la conscience que, par vos efforts, vous avez aidé à libérer votre patrie d'un ennemi exécré.

» Dans cette grandeur de la victoire, en tant que votre commandant en chef, je vous remercie, vous, les forces de la Résistance, pour votre discipline, pour votre courage et pour les services inestimables que vous avez rendus à la cause de l'avenir de tous les peuples épris de liberté. »

PRÉAMBULE

Ce ne sont ici que des choses vues ou vécues, des témoignages directs de la lutte clandestine et de la bataille au grand jour dans deux de nos pays gascons, Armagnac et Couserans.

Ce que j'ai tenté pour le Gers et l'Ariège, d'autres, je le sais et je l'espère, le font ou vont le faire pour leur petite patrie. Ainsi pourront se constituer les sources où s'alimenteront les historiens de l'avenir, les historiens de ces maquis auxquels, avant tout, la France doit son salut.

Avant tout, ai-je dit. Ce qui ne signifie, de ma part, nul oubli, nulle ingratitude à l'égard de nos alliés. On verra, dans ces pages, que je ne passe pas sous silence la grande part qu'ils ont prise à la lutte clandestine; sans eux, le maquis n'aurait pas eu d'armes pour la bataille; et voilà pourquoi je n'ai pu m'empêcher de peindre avec sympathie la figure mystérieuse d'un colonel britannique.

Accusé d'anglophilie en un temps où cela pouvait offrir quelque danger, on ne s'étonnera pas, je l'espère, si je demeure obstinément fidèle aux affections de ma jeunesse, si je suis de ceux qui ne conçoivent pas l'organisation de la paix sans une grande amitié entre ces deux terres de liberté, France et Grande-Bretagne.

Quand, à travers mille difficultés, depuis l'Andorre et la frontière d'Espagne jusqu'au front de l'Atlantique et même jusqu'à Paris (pour y retrouver des témoins), je menais mon enquête sur nos maquis de Gascogne,

je recueillais presque toujours les mêmes propos, des propos à deux visages comme Janus : « Mais il est trop tôt pour écrire cette histoire », ou bien encore : « Vous arriverez trop tard. »

Tenace dans mon dessein, je souriais sans rien répondre. Trop tôt ? Non, tout juste à temps. Car, dès qu'il confronte les dépositions des acteurs de ce grand drame souterrain, l'enquêteur scrupuleux est surpris de leurs contradictions, de leurs erreurs. Combien infirme la mémoire humaine, combien sujette à la déformation, et qu'il y a intérêt à recueillir dans toute la fraîcheur des premières impressions les témoignages que l'éloignement et le travail de l'imagination rendront bientôt suspects ! Ces défaillances de la mémoire, le plus souvent sincères, quel juge d'instruction consciencieux (et j'ai mené cette enquête comme une instruction, interrogeant aussi bien les dossiers de procédure que les témoins), quel magistrat clairvoyant ne les a pas constatées au cours de sa carrière ?

J'ajoute qu'en pareille matière il y avait le plus grand intérêt à agir vite ; car dans nos maquis de Gascogne, comme dans tous ceux de l'ancienne zone libre, la haine du nazisme, en brassant vers nos Pyrénées, refuge naturel de tous les persécutés à travers les âges, une foule d'Alsaciens, de Lorrains, de Parisiens, de Bretons, de Normands, de Flamands, de Picards, voire de Rhénans et de Sarrois, fraternellement mêlés, dans la lutte clandestine, à ces âpres soldats subtils et fiers que sont nos Gascons, ceux d'Henri IV et de Foch, avait vraiment réalisé cet amalgame éminemment français et révolutionnaire, grâce à quoi Lazare Carnot put donner à la Convention les armées de la Victoire.

Aujourd'hui, ces fils de Paname, ces gens du Nord et de l'Est, ont rejoint leur port d'attache, et

l'enquêteur aura quelque peine à les retrouver loin, si loin de ce maquis où beaucoup d'entre eux ont accompli dans l'ombre tant d'actes d'héroïsme encore ignorés.

« Trop tôt ! » disent les uns. « Trop tard ! » disent les autres, ceux-là qui, en vérité, n'aiment guère, et pour cause, qu'on parle du maquis.

« Trop tard ! » Non, vraiment. Ce ne sont pas ici de ces notes hâtives, jetées sur le papier au lendemain du combat par quelque amateur qui n'y est jamais allé voir, articles de journaux dont la moindre enquête démontre vite l'inanité, les exagérations, les erreurs grossières.

« Trop tard ! » Non, il fallait ce temps pour offrir au lecteur ce diptyque achevé, dédié, l'un à la gloire des Armagnacs, dont le triomphe fut celui d'une organisation rigoureuse et méthodique, l'autre à celle des Ariégeois, dont la victoire tient un peu du miracle, tant elle fut celle de l'improvisation et, pour tout dire, du système D.

« Trop tard ! » Non, pauvres gens. Je reconnais bien là les mêmes qui, n'ayant pas tenu leur place à la bataille, ne voulaient pas, au lendemain de 1918, qu'on parlât encore de la guerre.

« Trop tard ! » Qu'on le veuille ou non, l'histoire du maquis s'élabore et sa légende aussi, hélas ! ce qui est plus agaçant pour les héros de la lutte clandestine. Dans chaque département, des comités sont au travail qui rassemblent les documents, les témoignages, qui demain permettront d'écrire cette grande histoire, l'une des pages les plus sublimes de l'Histoire de France.

Ici, j'y insiste, ce n'est pas de l'histoire, encore moins du roman, certes (car la réalité du combat dans les maquis dépasse, en romanesque et de loin, tout ce que peut broder l'imagination). C'est simplement

une enquête de bonne foi, ce sont seulement des matériaux pour l'histoire. A vrai dire, l'histoire exige plus de sérénité. Qu'on n'espère de moi rien de tel ! Il m'était impossible de traiter avec froideur ce drame où se forgeaient les nouvelles destinées de la patrie. Sans parler de mon existence menacée, j'ai laissé là les meilleurs de mes amis, de mes frères. Ils sont tous tombés du bon côté, celui de la France éternelle.

Peut-être, parfois, verra-t-on poindre, au milieu des heures les plus noires, des récits les plus pathétiques, l'éclat d'un sourire. C'est que nous sommes ici en Gascogne et au pays de Cantegril et que sur cette terre de fabliaux et de facéties, la bonne humeur ne perd jamais ses droits.

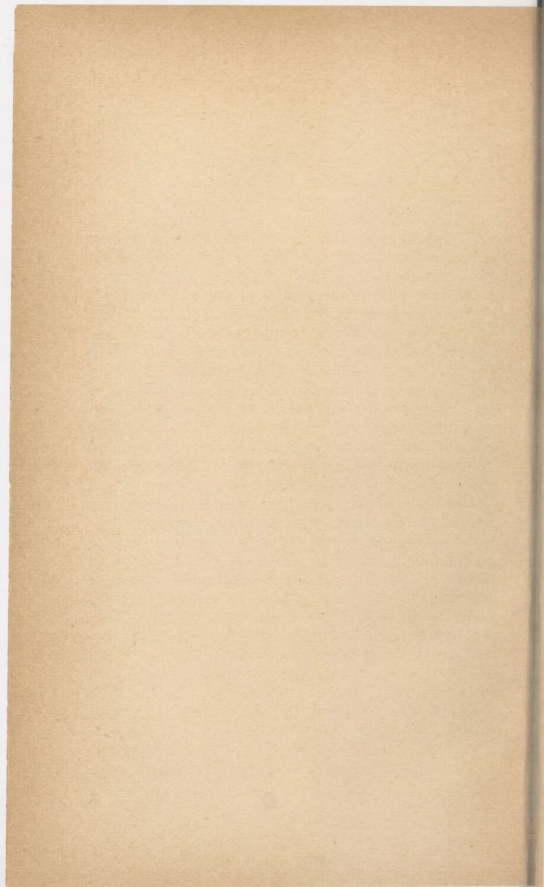
On me dit encore, et là c'est un ami de toujours, mon cher Roland Dorgelès, échappé, lui aussi, de justesse à la Gestapo : « Ton livre vient à son heure. A Paris, certaines gens font la petite bouche quand on leur parle de la Résistance. Ils ne savent pas ! »

Ceux qui ne savent pas, qu'ils lisent simplement la page qui précède ces lignes liminaires, l'hommage rendu à la Résistance par la plus haute autorité militaire de ce temps, le général Eisenhower, commandant les forces interalliées. Là sont les titres de noblesse de nos maquis de France — et de Gascogne !



CHEZ D'ARTAGNAN

*A la pure mémoire du Lorrain Parisot,
qui conduisit nos Gascons à la victoire.*



CASTELNAU-DES-LOUPS

C'était, il n'y a guère, un petit village gascon juché fièrement sur un promontoire comme un coq sur ses ergots.

Quatre feux seulement, groupés autour de l'église, flanquée d'un clocher-mur aux cloches apparentes, les autres maisons de la commune s'éparpillant dans la campagne heureuse que baigne l'Auvignon, affluent de la Garonne. Les façades, d'un aspect presque espagnol, s'alignaient le long d'une route étroite et sinueuse. Quand on venait de Condom, tout en haut d'une côte scabreuse, deux tours gardaient encore l'entrée du village, l'une carrée, l'autre ronde, les ruines du château des marquis de Fimarcon...

Avant la Révolution, Castelnau-sur-l'Auvignon s'appelait, en effet, Castelnau-en-Fimarcon. Au lointain des âges, cet oppidum gaulois fut la plus solide place forte du pays. On la nommait alors Castelnau-de-Loubières, *Castrum novum de Luparis*, et voilà qui évoque la grande peur de l'animal sauvage qui attaque l'homme, l'idée de repaires hantés par des loups. On peut croire que les pentes accidentées, avoisinant la rive droite de l'Auvignon, étaient alors couvertes de bois, tout retentissants de fauves hurlements.

Ce château fort, qui, depuis les temps les plus reculés, appartient successivement aux Lomagne-Fimarcon, aux Narbonne-Lara, aux Cassagnet-Tillardet-Caussens, aux Preissac d'Esclignac, avait

une base toute romane, sinon romaine. Campé sur une sorte de cap abrupt et isolé, ce bâtiment de douze à quatorze mètres de long, accosté à l'un de ses angles d'une tour carrée qui le dominait et lui servait de donjon, devait remonter au XII^e siècle. Au premier étage, où conduisait un escalier de pierre, une sorte d'archère permettait à la sentinelle, postée pour la surveillance de la porte, de communiquer avec le corps de garde établi dans la grande salle qui occupait tout le rez-de-chaussée.

A l'extérieur, sur le côté nord, au ras du sol, la tour était ouverte dans l'épaisseur de la muraille, de manière à laisser subsister dans sa base une sorte de réduit sous un berceau plein cintre. Une cloison appareillée, fermant ce réduit du côté de l'intérieur, présentait au centre une fenêtre, d'où l'on pouvait se rendre compte que le sol, sous la tour, était creusé en forme de puits carré.

« Etait-ce une communication reliant la place avec le dehors, loin des murailles ? Etait-ce une prison ou un magasin ? Ou un puits ? » Nous n'osons rien affirmer, rapporte M. l'abbé Daugé, auquel nous empruntons ces notes précieuses¹ et qui ne pouvait se douter qu'un autre, après lui, masqué d'ombre, voilé de mystère, et autrement redoutable que l'érudit curé de Caussens, découvrirait ce « magasin » ou ce « puits » et y accumulerait patiemment, d'année en année, assez d'explosifs pour faire sauter non seulement Agen ou Castelnaud, mais aussi toute la machine de guerre allemande en Gascogne et en Languedoc.

Les ruines féodales de Castelnaud présentaient encore une tour ronde, la cadette du donjon carré,

¹ Abbé DAUGÉ, *Les Ruines du Château des Marquis de Fimarcon à Castelnaud-sur-l'Auvignon*, Imprimerie Moderne, Agen, 1923.

puisqu'elle ne remontait qu'au XIV^e siècle. Rond à l'extérieur, hexagone à l'intérieur, ce donjon, malgré les injures du temps et des hommes, gardait encore une belle harmonie militaire. Beaucoup moins gascon que la tour romane, il s'apparentait au donjon de Pierrefonds, à celui de Coucy, victime en 1918 de la fureur teutonique, d'où l'on a pu conclure à sa construction par un seigneur auquel étaient familiers les châteaux de l'Ile-de-France.

De ce haut lieu, forteresse démantelée où persiste le dur esprit de résistance d'un passé deux fois millénaire, se découvrait une immense vue cavalière.

Au levant, ces vastes échappées vers la Romieu, vers Lectoure, perchée elle aussi sur un étrange promontoire, à l'ombre de sa cathédrale ; vers la vallée du Tarn, aux portes de Montauban ; au nord, au delà d'Astaffort et de Dunes, marquée pour le martyr, par delà Nérac, mirant dans les eaux claires de la Baise ses pavillons propices aux amours du Vert Galant, les amples, les sinueuses vallées de la Garonne et du Lot ; au ponant, plus loin que Sos, dont l'oppidum, assiégé par Crassus, lieutenant de César, vit les Soldures, liés par des vœux solennels, se serrer autour de leur roi et mourir à ses pieds (Sos l'indomptable devait connaître, vingt siècles plus tard, d'autres épreuves), plus loin que Laressingle et Mont-de-Marsan, le sombre manteau vert émeraude des Landes ; enfin, au sud, par delà les vallées de l'Auvignon, de la Baise et du Gers, le Condomois et le Fezensac, par delà Pau, berceau du Béarnais, la longue ligne blanche et mauve des Pyrénées, des Monts Maudits à la Rhure.

De ce haut lieu, et c'est tout dire, on découvrait encore tout l'Armagnac. A Castelnau, en effet, l'on est en plein Armagnac.

L'Armagnac. Le cœur de la Gascogne, le berceau de ces terribles seigneurs qui, durant la guerre de Cent ans, se rangèrent sous la bannière des lys et menèrent le dur combat contre l'envahisseur, se refusant, en dépit du fatal traité de Brétigny, à rendre hommage au roi d'Angleterre, car, disaient-ils avec superbe, « ils étaient en Gascogne trop anciennement chartrés et privilégiés du grand Charlemagne qui fut roi de France ».

L'Armagnac ! Comment oublier ici cette bande de capitaines gascons, bataillant sous les ordres de celle que les « Coués » n'appelèrent ni la Lorraine, ni la Champenoise, mais l'« Armagnacaise » ? De fait, jamais Jeanne d'Arc n'eut plus fidèles compagnons que ces Gascons : La Hire, Xaintrailles, Coaraze, Verduzan, Barbazan, Guillaume d'Albret. Et Jean d'Aulon, son porte-étendard, n'était-il pas issu de Saint-Gaudens, en Comminges ?

Quand la Pucelle fut aux mains de l'ennemi, La Hire, pour qui il n'était pas de causes désespérées, ne tenta-t-il point l'impossible, en essayant avec sa petite troupe de cent lances gasconnes de pénétrer dans Rouen, occupé en force par l'Anglais, afin d'y délivrer la Pucelle ?

L'Armagnac, berceau de cette invincible infanterie gasconne entraînée par Gaston de Foix et que Michelet célébra magnifiquement. La Gascogne de Montluc et d'Henri IV, de d'Artagnan et de Lannes, l'apprenti teinturier de Lectoure, maréchal de France, duc et prince de l'Empire ; la Gascogne du maréchal Niel ; la Gascogne de Galliéni et de Foch, ces vainqueurs des deux batailles de la Marne...

Je les ai vus au feu en 1916, à Verdun, au 59^{me} d'infanterie, fraternellement mêlés aux gens du pays de Foix, aux Béarnais, aux Basques, ces

petits soldats bruns et hardis de Gascogne, et je sais ce qu'ils valent, pour l'attaque comme pour la défense.

Race militaire dont un des siens, Armand Praviel, a si bien saisi les contrastes, toujours un peu déconcertants pour l'homme du Nord ou de l'Est, souvent tout d'une pièce : « Soldats d'élite à leur heure, comme chasseurs de sangliers ou de renards, mais peu faits pour la vie de l'industriel ou du laboureur ; hommes merveilleux dans l'action énergique et brillante, mais fort dédaigneux de la vie quotidienne aux travaux ennuyeux et faciles...¹ » Tout cela combiné avec « la prudence, le sens pratique, l'adresse, le coup d'œil et l'habileté en affaires ».

Cette Gascogne qu'on découvre tout entière de l'oppidum de Castelnau, Florimont de Raymond, successeur de Montaigne au Parlement de Bordeaux, l'appelait déjà « un magasin de soldats ». Quelqu'un qui s'y connaissait ne s'y est pas trompé.

Maintenant la tour carrée de Castelnau n'est plus qu'un souvenir. Ses pierres huit fois centennaires, le souffle de la plus grande des guerres les a projetées au ciel et éparpillées comme feuilles mortes. La tour ronde subsiste, un peu plus branlante et ruineuse ; mais le joli village gascon est assassiné. Hormis l'église qui garde ses cloches, tout a croulé, explosé, flambé... Dans ce grand silence de mort, Castelnau-sur-l'Auvignon se souvient qu'il s'appela Castelnau-des-Loups.

Et, en effet, le premier jour de l'été 1944, les loups ont passé par là.

¹ Armand PRAVIEL, *La Gascogne*, Lanore, Paris, 1936.

L'HOMME TRAQUÉ

« Les malheurs de Castelnau ne sont pas nés sous le ciel bleu de la Gascogne. Ils ont une origine beaucoup plus lointaine. Ils sont le contre-coup d'événements qui se sont produits dans le Nord en 1940/1941.

» Dès l'arrivée de l'ennemi dans ces régions, au début de juin 1940, un homme fut, comme d'autres, tout de suite sous la menace de la Gestapo. Fuyant sa ville dont le climat était devenu malsain pour lui, cet homme se transportait à cinquante kilomètres de là, chez des amis sûrs qui l'hébergèrent pendant neuf mois.

» Vers la fin de février 1941, les Allemands, agissant à la suite d'une dénonciation, tendaient des barrages partout autour du domicile où cet homme avait été accueilli et, ne possédant pas d'adresse précise, arrêtaient des amis de celui qu'ils recherchaient. Ces amis tinrent bon et furent relâchés, faute de preuves. Ce léger délai permit à l'homme traqué de passer au travers des mailles du filet et de fuir assez loin, en zone non occupée.

» Quatre mois plus tard, une femme — une institutrice — qui avait assuré sa sécurité, était à son tour inquiétée et, devant le danger, prenait aussi le parti de fuir. Quelque temps après, elle eut le bonheur de rencontrer un secrétaire de l'Inspection académique assez compréhensif et suffisamment bon Français pour prendre la responsabilité de lui octroyer un poste en zone non occupée.

» Cette institutrice était Mme D., qui fut affectée à l'école de Castelnau-sur-l'Auvignon. L'homme traqué par la Gestapo, c'était moi... »

Telle est la lettre pour le moins singulière que j'eus la bonne fortune de recevoir, en février 1945, d'un officier français dont j'ignorais l'action et dont je dois taire le nom. Nous lui donnerons, si vous voulez, l'un des pseudonymes qu'il portait dans la lutte clandestine. Nous lui garderons le prénom d'Albert que sa vaillance a illustré, vaillance dont il devait donner, plus tard, d'admirables témoignages (je le sais par d'autres que par lui), lors du débarquement des troupes alliées en Normandie et aussi lors de la constitution des maquis de Bretagne, où il dut mener une longue bataille ignorée, infiniment cruelle et douloureuse. Quant à Mme D., que je n'ai pas non plus le droit de nommer (et je le regrette, car elle fut, elle aussi, héroïque), je lui restituerai, pour la commodité de ce récit, l'un de ses noms de guerre les plus significatifs, l'un de ceux qui passaient souvent dans les messages d'*Honneur et Patrie*, Jeanne la Rousse.

Si je publie un passage de cette lettre si curieuse, c'est pour montrer, une fois de plus, combien le vrai peut n'être point vraisemblable, c'est pour qu'on mesure bien quel parfum d'aventure est à l'origine des faits qui paraissent les plus simples, quelles puissances explosives de romantisme et de romanesque a déchainées le cataclysme nazi sur des terres infiniment raisonnables et réalistes comme notre Gascogne. Après cela, qu'on tente de romancer la vie du maquis prête à sourire. L'Histoire, ici, se suffit à elle-même, le chroniqueur n'ayant d'autre tâche que de vérifier les dires de ceux qui en furent les témoins et, comme on dit, de faire le point.

Le maire de Castelnau-sur-l'Auvignon s'appelait et s'appelle encore Roger Larribeau. Il fut de ces patriotes qui n'avalèrent pas notre défaite, de ceux qui, selon la formule du général de Gaulle, jugèrent que la France, pour avoir perdu une bataille, n'avait point perdu la guerre.

On devine l'accueil qu'il fit à l'institutrice venue du Nord, de quelle chaude sympathie il enveloppa cette jeune femme agréable et intelligente qui, avec une grande partie de la France, avait pris pour consigne le mot d'ordre que jadis Marie Renaud grava dans son cachot d'Aigues-Mortes : *Résister*.

A la veillée, après les grands travaux des champs, après l'école campagnarde et, pour cela, toujours un peu buissonnière, des dialogues s'échangeaient entre le maire, l'institutrice et Albert dont les éclipses étaient d'ailleurs fréquentes et prolongées, ses missions dans les Hautes et les Basses-Pyrénées se multipliant à mesure que la grande conspiration des ennemis de l'Allemagne s'organisait.

On était entre bons Français, entre braves gens, et, à force de partager avec son hôte la même rage recuite et les mêmes espérances, peu à peu l'homme traqué, sentant bien que sa confiance ne serait pas trompée et, d'ailleurs, assuré de la discrétion du maire, souleva un coin du voile mystérieux. Il ne craignit pas de lui révéler certaines de ses activités les plus secrètes, si bien que, comme me le dit M. Roger Larribeau, « Albert m'a mis lui-même au courant de la Résistance... »

Semence lourde de promesses et de menaces qui ne germera point en terre ingrate, mais qui apportera à ce tranquille village gascon la mort au champ d'honneur et une gloire impérissable.

Le principal lieu de refuge d'Albert demeurait Agen, la ville des fruits, mais c'est chez Mme D.,

à l'école de Castelnau, que tous deux commencèrent de tracer, avec l'aide d'un ami, disparu depuis au cours du débarquement de juin sur les côtes normandes, la sape souterraine qui, creusée patiemment de mois en mois, d'année en année, devait miner si puissamment la force ennemie.

Depuis plusieurs mois, cette organisation était en contact avec l'état-major de Londres, lorsque, certain jour, un jour de novembre 1942, le mois du débarquement allié en Afrique du Nord et de l'occupation de la zone sud par les troupes allemandes, un homme se présenta chez Albert, à Agen, échangea avec lui les mots de passe et le mit au courant de sa mission.

Curieux contraste que celui qu'offraient ces deux hommes. L'un, Albert, de haute taille, le nez grand, les yeux profonds et calmes, le geste sobre ; l'autre, l'étranger, petit, tout en acier, la face glabre, avec un immense regard couleur d'eau, d'eau qui dort. Celui-là aussi cherche le silence et l'ombre.

— J'ai votre affaire, déclare Albert.

Et huit jours plus tard, il emmène l'inconnu à Castelnau-sur-l'Auvignon, le présente au maire et à l'institutrice qui s'occuperont de son hébergement. Tout d'abord, l'étranger logera à l'école, comme d'ailleurs Albert, qui ne tardera pas, lui non plus, à s'installer dans le village, devenu ainsi leur P. C.

Car ce petit homme effacé et taciturne, qui s'insinue discrètement en zone sud dans le même temps où le Boche l'occupe à grand fracas, n'est autre qu'un officier supérieur du Service secret britannique de l'*Intelligence Service*. Comment l'inconnu a-t-il atteint la France ? Un sous-marin l'a déposé sur la côte méditerranéenne. Par

miracle, il a pu échapper à un péril mortel. Méfiant, il ne s'est pas rendu à Lyon, où il avait reçu l'ordre d'aller. Il avait du flair et tâtait toujours le terrain avant de s'aventurer. Bien lui en prit. Une souricière lui avait été tendue par la Gestapo, qui avait réussi à faire parler un agent du Service secret qu'elle venait d'arrêter et qui s'était complètement mis à table. Mais le compagnon d'Albert avait des raisons particulières de ne pas frayer avec la Gestapo. Cette fois, il lui avait échappé de justesse.

Bientôt, c'est de Castelnau que partiront toutes les instructions à l'adresse des organisations existant dans le Gers, le Lot-et-Garonne, la Gironde libre, la Dordogne, une partie des Landes, les Hautes et Basses-Pyrénées. C'est à Castelnau-sur-l'Auvignon que passent les agents et les officiers en mission dans la région. Là s'organisent les rapatriements, par l'Espagne, des aviateurs alliés tombés en France et que les patriotes ont eu la joie d'arracher aux mains des Allemands. C'est dans cette pauvre école gasconne que se tisse l'immense filet d'acier où se prendra un jour le fauve stupide.

LE « PATRON »

Le colonel Hilaire, que ses hommes appellent communément Gaston ou le Patron, ne séjournera que quelques mois à l'école de Castelnau pour s'installer ensuite chez le maire Roger Larribeau, dont voici le témoignage : « Je ne puis vous dire quels sentiments d'amitié nous ont tout de suite

liés l'un à l'autre, Hilaire et moi. Après le départ de Mme D., c'est dans ma maison qu'il s'est complètement retiré, vivant avec moi et ma famille, partageant nos joies et nos peines, mais toujours en parfait accord.

» Mes voisins croyaient que c'était un réfugié du Nord, un ingénieur qui s'était échappé pour ne pas partir en Allemagne... Il m'aidait à travailler quand besoin était. Rien n'était au-dessus de son courage pour arriver au but. »

« Rien n'était au-dessus de son courage... »

Il est vrai qu'Hilaire porte à jamais dans sa chair les marques indélébiles de la férocité germanique. L'un de ses familiers a pu voir son torse, torturé par les nazis en 41 ; il m'a dépeint ce dos couturé, sillonné, lacéré, calciné : un vrai paysage lunaire, m'a-t-il dit.

Voilà qui ne dispose pas à l'indulgence. Aussi bien, le Service secret ne se recrute-t-il point parmi les petits saints ni chez les âmes charitables. Si ses agents ne tiennent pas beaucoup à la vie, ils tiennent encore moins à celle des autres. Ce n'est point là qu'il faut chercher des esprits conformistes. Les émules de Lawrence échappent à la commune mesure. Venus des quatre points de l'horizon, ce sont tous plus ou moins des gentilshommes de fortune. N'en déplaise aux cœurs sensibles, leur loi est souvent celle de la jungle. Ne leur faut-il pas sans cesse mentir et tromper ? La célérité de leurs réflexes, la promptitude de leurs décisions n'assurent-elles pas leur salut et leur succès ? Qu'ils hésitent à frapper quand la nécessité l'exige, et toute leur œuvre souterraine s'écroule.

Ajoutez à cela le maniement de sommes fabuleuses, un crédit presque illimité, la cavalerie de

saint Georges à leur service, et vous comprendrez de quelles calomnies peut être l'objet leur gestion financière, peu soucieuse, on le conçoit, de tenir une comptabilité en partie double.

Après quoi, ne soyez pas surpris si le colonel Hilaire a aujourd'hui ses apologistes et ses détracteurs, ses fidèles et ses envieux, si, des deux côtés du « Channel », une atmosphère singulièrement chargée d'admiration et de haine enveloppe cet homme mystérieux et impassible.

Mystérieux... Vous pensez bien qu'Hilaire n'est qu'un pseudonyme, tout comme Gaston. Je crois connaître son nom véritable, mais je me garderai de le révéler ; et, d'ailleurs, il se peut que cette identité ne soit pas encore la bonne. Quelqu'un de bien informé ne m'affirme-t-il point qu'Hilaire ne serait pas d'origine anglaise, mais serbe ? Il est possible, et ce me serait sans doute une raison de l'estimer davantage. Car, vieux combattant de l'Armée d'Orient, je garde une grande affection à la nation serbe, si valeureuse et en vérité la patrie des héros.

Mais les choses ne sont pas aussi simples que le pense l'officier supérieur britannique auquel on doit ce renseignement, et qui veut, dans son ingéniosité touchante, que ce qui est anglais soit toujours impeccable.

En vérité, tout établit, et l'autorité que j'invoque ici est beaucoup plus haute, tout démontre que si le colonel Hilaire a peut-être des attaches slaves, il appartient surtout à cette gentry anglo-normande, race singulièrement ancienne. Ses lointaines origines françaises ne sont pas niables et, si je dois taire son nom, rien ne s'oppose, je pense, à ce que je vous fasse connaître la jolie devise de sa famille, une devise de chez nous, si bien

appropriée au grand rôle joué par Hilaire au lendemain de notre défaite : « Vivre en espoir. »

Nul être plus effacé qu'Hilaire. Non seulement il se révèle apte à faire tous les métiers, prêtant la main à son hôte pour biner ou pour soigner la vigne, la vigne d'Armagnac dont le pourpre donnera un jour la liqueur d'or sombre ; mais encore ses agents de liaison, ses hommes de main — ceux de l'équipe spéciale — jamais, jusqu'au débarquement, il ne les admettra dans son aire.

S'ils veulent le voir, lui parler, c'est seulement à Condom, dans une maison à trois issues, qu'il leur sera donné de le rencontrer.

Un jour, c'est un petit monsieur très correct, strictement rasé, sanglé dans un complet marron de la meilleure coupe ; le lendemain, le Patron apparaît sous un aspect négligé, vêtu d'un blouson crasseux, chaussé d'espadrilles usées, d'où sortent les doigts de pied. Seul signe, toujours le même : une cigarette à la bouche et cette cigarette est inévitablement une Balto.

Il est difficile de parler moins. Hilaire ne pose jamais de questions, aucun ordre ne sort de sa bouche ; son regard perçant lui tient lieu de langage. Simplement, il écoute... Ses agents, il les a choisis. C'en est assez pour leur donner carte blanche.

Un jour, peut-être, ses autographes vaudront cher. Une lettre de lui doit être une chose plutôt rare. Sur ce détenteur de tant de secrets, ni papier, ni crayon, ni stylo. Il ne veut pas être tenté d'écrire.

Aussi sa mémoire est-elle extraordinaire. Quand viendra l'époque des innombrables messages, annonçant les parachutages d'armes et de munitions, il les étudiera longuement, puis les brûlera. Là, il se sait infailible.

Une seule fois Hilaire se départira de son silence et il adressera à l'un de ses agents ces quatre mots :

— Je suis très content.

Son homme de confiance avait réussi, en un mois, quatorze parachutages.

L'œuvre qu'il avait ébauchée à la Réole, son premier lieu d'asile avant Castelnau, le Patron allait, durant près de deux ans, y vouer ses jours et ses nuits, recherchant, en Gascogne et en Béarn, et singulièrement dans le Gers, les terrains de parachutage où amener d'immenses quantités d'armes, de munitions, d'explosifs et, dans les Landes, si propices à un tel projet avec leurs vastes étendues boisées et désertiques enchâssant de vastes clairières, les étendues nécessaires à l'atterrissage d'un corps d'armée aérien, pour le cas où viendrait à échouer le débarquement projeté en Normandie. Audacieuse conception stratégique, dont la préparation fut confiée par le Comité interallié aux soins d'un seul homme, véritable trinité en une seule espèce : Gaston, le Patron, le colonel Hilaire.

L'un de ses meilleurs agents, le Rhénan Théo (qu'il eût été cher à Barrès !), l'un de ceux qui auront le mieux servi la grande entreprise, avec autant de fidélité que de courage et d'intelligence, lui garde un grand souvenir. Quand on le voit, on pense au Famulus de Goethe, subtil et diligent. Elle aussi, l'histoire de Théo, est curieuse, fertile en incidents dramatiques et corsés. Volontaire et pionnier en 39/40, on le démobilisa à Lannemezan (toujours cette grande vague de l'exode mêlant aux gars des marches d'Espagne ceux des marches de l'Est et du Nord, brassant au bord des Pyrénées les meilleurs éléments militaires de la France,

constituant ce ciment guerrier, cet amalgame qui permit à Carnot de créer la plus invincible des armées). Notre volontaire retrouve sa mère à Cette et tout de suite, dans l'ombre du cimetière marin, fait du bon travail. Les Belges comptant parmi les premiers résistants, Théo se lie avec eux, et aussi avec des rouges d'Espagne. Et déjà il aide des aviateurs français et alliés à gagner Gibraltar, où les conduisent des contre-torpilleurs britanniques.

De ce trafic, la maréchaussée finit pourtant par s'émouvoir. Il est grand temps de changer de peau. Prisonnier de guerre évadé, le frère de Théo lui conseille de le rejoindre en Lot-et-Garonne, du côté d'Agen. Là, tous deux commencent à s'occuper d'une entreprise agricole, quand, brusquement, en août, commencent les persécutions contre les Juifs de la zone sud. Le 26 août, un résistant avise Théo que lui et son frère vont être ramassés dans la nuit. En pareil cas, rien ne vaut le plein air. Tous trois dorment à la belle étoile. Le lendemain, Théo part pour Agen afin de s'engager dans la Légion étrangère, mais il se ravise juste à temps. A Marseille, il existe un contrôle allemand, et le nouveau légionnaire aurait les plus grandes chances d'être embarqué, non pour Tlemcen ou Gafsa, mais pour les camps de représailles ou pour les mines de sel.

Que faire ?

— Va voir Philibert, lui conseille un copain.

Philibert... Edgar... le baron Philippe de Gunzbourg. Encore un personnage de roman, qui déjà appartient à l'histoire. Plus que beaucoup d'autres, il est à l'origine de la Résistance dans le Sud-Ouest en Dordogne, dans le Lot-et-Garonne, où, jusqu'en janvier 1943, Théo demeure son hôte dans le château de Pont-du-Casse, près d'Agen.

Philippe de Gunzbourg, entre la Dordogne et le Lot-et-Garonne, a sous sa direction le Gers et les Landes non occupées.

Entre-temps, Philibert s'est confié à Théo. Oh ! avec prudence ! Il en vient cependant à parler de parachutages. « Parachutages », un mot tout neuf devenu depuis bien courant pour tous ceux qui ont travaillé à la libération de la France. Hélas ! la Gestapo et la milice ne devaient pas l'ignorer longtemps !

Dès la fin de septembre, Philippe de Gunzbourg avertit Théo que des avions vont venir apporter des armes, les premières armes qui tomberont du ciel de France et qui seront un jour les instruments de la libération française. Il faut donc trouver des terrains d'atterrissages, former les premiers groupes de réception, dénombrer les personnes assez dévouées — et assez discrètes — pour accueillir fusils et mitraillettes, munitions et explosifs, et, au péril de leur vie, les garder et les camoufler, jusqu'au jour où l'on pourra les distribuer pour la bataille.

De par sa structure, ses vastes étendues entourées de boqueteaux et souvent désertes, de par la proximité des Landes et aussi à cause de sa race entreprenante et hardie, le Gers semble convenir à merveille pour devenir l'arsenal du Sud-Ouest. Le frère de Théo, Christophe, on décide de l'envoyer prospecter cette terre promise.

De Toulouse, un jeune officier britannique qui n'a pas froid aux yeux, Eugène, dirige toute l'organisation. En janvier 43, Théo a rejoint son frère dans le Gers, à Vic-Fezensac, où Mme Lac, admirable résistante, connaît Christophe depuis 1938. La première à Vic, Mme Lac a pris contact avec l'organisation de Londres. C'est elle qui a

assuré la liaison avec Saint-Avit, aujourd'hui maire de Vic. Quant à B., l'un des manitous départementaux de la Résistance, tout comme son chef V., il a refusé net de collaborer avec une organisation étrangère, comptant sans doute sur ses seules lumières pour, le moment venu, pouvoir fournir aux patriotes les armes nécessaires à bouter l'Allemand hors de France. Comme si, à de certaines heures fatidiques, les ennemis de nos ennemis n'étaient pas toujours nos amis !

A cet égard, M. et Mme Lac devaient rendre les plus grands services, mettant les économies de la famille à la disposition de la Résistance, Mme Lac tenant dans ses mains la comptabilité de toute l'organisation du Sud-Ouest et, d'autre part, les appareils émetteurs se trouvant sous son toit, diffusant les messages qui vont assurer le salut du pays.

Le premier terrain choisi est celui de Saint-Avit, près de Vic. De Toulouse, le chef, Eugène, le signale à Londres. Mais là, comme ailleurs, les choses ne vont pas toutes seules. Nos équipes de parachutage vont apprendre à leurs dépens que, pour mener à bien leur mission — une mission qui durera dix-huit mois — il leur faut autant de patience que de courage.

Dès janvier 1943, le premier avion est attendu. Chaque soir, l'équipe attend autour du poste de radio le message annoncé. Vaine attente. Christophe, arrivé du Lot-et-Garonne pour diriger ce premier parachutage, doit se confiner dans sa chambre. On le connaît trop à Vic et il a pour voisin le chef de la Légion. Pas plus de chance en février. Londres aurait-il oublié ses engagements ?

Le 16 mars enfin, Lac, tout joyeux, vient annoncer à Théo que le message est passé. Théo court chez Saint-Avit et alerte l'équipe : Roger,

OUVRAGES DE LA MÊME COLLECTION :

- I. JACQUES ROULLEAUX-DUGAGE
Deux Ans d'Histoire secrète en Afrique du Nord
- II. RENÉ DUNAN
« Ceux » de Paris (Août 1944)
- III. MARCEL CONVERSY
Quinze Mois à Buchenwald

Sous presse :
- V. CASSIUS
La Vérité sur l'Affaire Pétain
- VI. ROBERT LORETTE
La Foire aux Hommes
- VII. ALBERT DE POUZOLS
Du Cargo aux Cachots

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

